

COMPTE RENDU, opéra. PARIS, Bastille, le 25 janv 2019. BERLIOZ : LES TROYENS. Jordan / Tcherniakov.



COMPTE RENDU, opéra. PARIS, Bastille, le 25 janv 2019. BERLIOZ : LES TROYENS. Jordan / Tcherniakov. Dénaturés ou régénérés ? Telle est la question face à ce spectacle qui démontre moins l'opéra de Berlioz que la vision d'un homme de théâtre. Mal scène ou réécriture positive ? L'Antiquité se fait intrigue domestique et thérapie collective dont les enjeux dévoilent en réalité les traumas dont chacun souffre malgré lui. La grille de lecture réécrit l'opéra. Pas sur que Berlioz sorte gagnant de cette affaire...

Osons dire et écrire ici que le travail de Dimitri Tcherniakov qui nous avait certes convaincu dans sa première mise en scène pour l'Opéra de Paris, Eugène Onéguine, – une réalisation princeps qui restera cas unique-, finit par agacer dans ces Troyens brouillés ; la fresque à la fois grandiose et poétique du grand Hector est passée à la moulinette conceptuelle et réduite à la grille théâtrale de Tcherniakov qui veut bon an mal an faire rentrer l'ogre néoantique dans un petit carton familial. Qu'a à faire le souffle de l'épopée virgilienne dans cette conception éculée qui écarte toute ivresse poétique, forçant plutôt le jeu des êtres décalés, impuissants, opprimés ou tout simplement fous.



Les Troyens sont la grande oeuvre de Berlioz : un Ring à la française, aux équilibres classiques : l'ampleur de l'orchestre, le souffle des tableaux que n'aurait pas renié Meyerbeer, ni le Rossini de Guillaume Tell, n'empêchent pas l'intériorité ni le fantastique des épisodes héroïques. Achievé en 1858 à 54 ans, l'opéra de Berlioz ne sera jamais créé intégralement de son vivant ; en 1863, une version tronquée qui ne sélectionne que les morceaux de la seconde partie (Enée à Carthage) est portée à la scène ; puis en 1890, à Karlsruhe, enfin une intégrale est jouée mais en allemand. Comme pour Les Fées du Rhin d'Offenbach, les allemands se montrent plus curieux de nouveautés ; là aussi, l'opéra d'Offenbach pourtant écrit en français, est créé intégralement en Allemagne donc en allemand. A Paris, l'Opéra national affiche après une première intégrale en 1921, une nouvelle production complète qui inaugure alors le vaisseau Bastille, en 1989.

LA PRISE DE TROIE... La force de la première partie vient du portrait écrit par Berlioz, de la prophétesse désespérée Cassandre qui a compris la catastrophe annoncée, la dénonce aux troyens et à leurs roi Priam, mais en pure perte : personne ne l'écoute. Son duo avec Chorèbe – qui aimerait tant l'épouser, est le volet le plus déchirant de cette première séquence.



Mais anecdotique et laide, la mise en scène collectionne les idées gadgets et déjà vues : Cassandra est interviewée par une équipe de télévision (que c'est original) ; dans leur salon cossu qui contraste avec le décor simultanément et trivial où se presse le peuple en panique, la cour de Priam a des allures d'opérette, – les futurs vaincus n'ont aucune grandeur antique. Cette obligation d'actualisation et de réalisme sonne faux. Sans pouvoir justifier sa présence dans cette partie troyenne, une célébration d'Hector mort se précise mais de façon brouillonne et incohérente. Et le cheval des grecs est remplacé par Enée lui-même, traître à sa patrie. De toute évidence, les tableaux collectifs n'ont jamais inspiré Tcherniakov dont le tempérament reste plutôt introspectif, plus soucieux de l'itinéraire des individus que du mouvement des foules. Ainsi la marche troyenne consterne par un... statisme désolant.

DIDON à CARTHAGE... Las, le sentiment d'incongruité et d'actualisation coûte que coûte persiste et ... s'enlise dans la seconde partie (Les Troyens à Carthage, avec l'idylle entre Enée et Didon) : Tcherniakov nous sert des références aux vagues migratoires d'aujourd'hui... soit. Et donc le rapport ? Nous le cherchons encore.

Toujours à hauteur humaine, Tcherniakov fait de l'action berliozienne une petite histoire de famille, un épisode

domestique ordinaire qui dans ce contexte, devient même ridicule : comment accepter que Didon se déchaine comme une hystérique contre celui qu'elle aime et qui ne veut pas rester : Enée ? Voilà qui est dit et confirmé : pour Tcherniakov, tout dignité, toute grandeur antique sont effacés. Pour la petite histoire. Celle qui émaille sa vision d'une communauté de petits-bourgeois dont on lit pour certains la pensée à travers des projections vidéo... ce dispositif (dans la première partie) serait un tantinet crédible si l'on en avait pas mesuré les limites comme l'affligeante banalité dans ses productions antérieures. Tcherniakov ne sait pas se renouveler : il s'obstine même et se répète. Au risque de dénaturer la partition qu'il est censé servir.



L'apothéose de cette lecture réductrice et décevante, se révèle dans toute sa fausse pertinence dans la seconde partie : Enée qui a vendu sa cité aux grecs, fuit et se retrouve dans un hôpital pour victimes de guerre dont la directrice est Didon, laquelle a troqué sa couronne carthaginoise pour une nouvelle compétence en soins palliatifs. Au sommet de cette actualisation, la chasse royale qui prépare au duo amoureux, devient jeu de rôle aux vertus thérapeutiques entre les patients hospitalisés dont Enée bien sûr (habité par ces voix qui l'exhortent à rejoindre l'Italie pour fonder un nouvel empire). On avait déjà vu tout cela, dans sa Carmen au festival d'Aix 2017, où Tcherniakov allait jusqu'à réécrire la fin de l'histoire (mais bien sûr, puisque Bizet avait laissé un opéra « inabouti »).

Des Troyens bien triviaux...

Les petits bourgeois traumatisés en thérapie de groupe

Au spectacle affligeant de troyens et de carthaginois réduits à des intrigues de bas étage, répond heureusement une tenue vocale et orchestrale d'une toute autre valeur, justifiant qu'on s'intéresse à ces nouveaux Troyens. Mais les yeux fermés.

Rayonnante, profonde, et presque énigmatique, car elle semble habitée par ce don de voyance divine, **la Cassandre de Stéphanie d'Oustrac** intéresse dans la première partie : sa présence cynique à force d'être distancée, – presque froide et absente, surprend dans un océan de mouvements confus et maladroits. Sa déclamation est courte parfois à l'inverse de celle de son partenaire Chorèbe (impeccable et si noble **Stéphane Degout**). En réalité, Tcherniakov qui aime décelé les travers et traumas dissimulés, a fouillé le passé tortueux de la voyante : en réalité, elle reste égarée parce que son père (Priam) l'a violée... vous suivez toujours ?

Tout cela altère la force du premier couple imaginé par Berlioz (Cassandre / Chorèbe). Leur duo trouve un bel écho dans celui de la seconde partie : réunissant, opposant, puis séparant Enée et Didon : respectivement **Brandon Jovanovitch** (sobre et percutant, souple et articulé lui aussimalgré quelques aigus parfois tirés) et **Ekaterina Semenchuk** (sensuelle et impliquée, d'abord surdimensionnée à notre avis au début, puis mieux canalisée, trouvant le ton tragique juste dans son suicide final). Pourtant cela n'était pas gagné car Didon suicidaire se tue en avalant des cachets, sans aucune dignité ni grandeur.

Distinguons également le beau mezzo grave et sombre, très onctueux et musical d'**Aude Extremo** en Anna, la sœur funèbre de Didon ; mais son français manque de clarté, ce qui est loin

d'être le cas de **Michèle Losier** : son Ascagne est de bout en bout éloquent, articulé, juste. Saluons aussi le Narbal racé de **Christian Van Horn** ; l'élégance du ténor **Cyrille Dubois** dans l'air de Iopas : « Ô blonde Cérès ». Par contre, au diapason d'une mise en scène sans magie, oublions l'Hécube frustrante et hors sujet, hiératique figurante de **Véronique Gens**.

Malgré de nombreuses coupures (le duo des sentinelles si cher à Berlioz, est absent !), **Philippe Jordan** qui réussit certains passages symphoniquement wagnériens, parvient néanmoins à sauver les meubles disparates d'une production confuse qui manque d'unité comme de direction. Difficile de rétablir l'équilibre entre la beauté de la musique et l'effet de multitude comme l'action déconstruite que l'on voit sur scène... Voilà une nouvelle production qui ne rétablit par Tcherniakov parmi les grands metteurs en scène d'opéras. Entre confusion, dispositif bidon, lecture confuse, obsession d'un regard pseudo psychanalytique... le spectateur et l'auditeur sont en droit d'applaudir autre chose... à commencer par une partition qui devient invisible sous le cumul d'oirpeaux qui la recouvre. Surtout sur la scène de l'Opéra de Paris. Que l'on pense aux nouveaux spectateurs de l'opéra : reviendront-ils pour d'autres spectacles après avoir éprouver la confusion comme la laideur de celui-ci ? **A l'affiche de l'Opéra Bastille, le 31 janvier. Les 3, 6, 9 et 12 février 2019.** □ Pour vous faire une idée, et dans le confort de votre salon, Arte diffuse le 31 janvier la production de ces Troyens déconcertants à Bastille, en différé à 22h30. Illustrations : © V. Pontet / OnP 2019

COMPTE-RENDU, opéra. PARIS, Bastille, le 25 janv 2019. BERLIOZ : Les Troyens. Jordan / Tcherniakov

Distribution

Les Troyens – Opéra en 5 actes d’Hector Berlioz

Opéra en cinq actes, livret du compositeur d’après l’Enéide
Créé à Paris, Théâtre-Lyrique, le 4 novembre 1863 (Les Troyens à Carthage)

et à Karlsruhe le 6 décembre 1890 (La Prise de Troie, en langue allemande)

Cassandre : Stéphanie d’Oustrac

Ascagne : Michèle Losier

Hécube : Véronique Gens

Énée : Brandon Jovanovich

Chorèbe : Stéphane Degout

Panthée : Christian Helmer

Le Fantôme d’Hector : Thomas Dear

Priam : Paata Burchuladze

Un Capitaine Grec : Jean-Luc Ballestra

Hellenus : Jean-François Marras

Polyxène : Sophie Claisse

Didon : Ekaterina Semenchuk

Anna : Aude Extrémo

Iopas : Cyrille Dubois

Hylas : Bror Magnus Tødenes

Narbal : Christian Van Horn

Deux Capitaines troyens : Jean-Luc Ballestra, Tomislav Lavoie

Mercure : Bernard Arrieta

Chœurs et Orchestre de l’Opéra national de Paris

Direction : Philippe Jordan

Mise en scène et décors : Dmitri Tcherniakov

Compte rendu, opéra. PARIS. Bastille, le 25 janv 2019. Berlioz : Les Troyens. D'Oustrac, Ekaterina Semenchuk, Degout, ... Jordan, Tcherniakov.

Compte rendu, opéra. Paris.
Opéra Bastille, le 25 janvier
2019. Hector Berlioz : Les
Troyens. Stéphanie D'Oustrac,
Ekaterina Semenchuk, Brandon
Jovanovich, Stéphane Degout,
Christian Van Horn... Choeurs et
Orchestre de l'Opéra. Philippe
Jordan, direction. Dmitri



Tcherniakov, mise en scène. Retour des Troyens d'Hector Berlioz à l'Opéra Bastille pour fêter ses 30 ans ! La nouvelle production signée du russe Dimitri Tcherniakov s'inscrit aussi dans les célébrations des 350 ans de l'Opéra National de Paris. Une œuvre monumentale rarement jouée en France avec une distribution fantastique dirigée par le chef de la maison, Philippe Jordan. La première est en hommage à son défunt Président d'Honneur, et principal financeur du bâtiment moderne, le regretté Pierre Bergé. Le metteur en scène quant à lui dédie la production à Gérard Mortier. Une soirée forte en émotion.

Fin tragique, retour heureux



Les Troyens de Berlioz (livret du compositeur également) est d'après l'épopée latine de Virgile : l'Enéide, avec une inspiration et une volonté dramatique shakespearienne évidente. Probablement l'opus le plus ambitieux, le plus complexe et le plus complet du compositeur, une sorte de Grand Opéra qui ne veut pas dire son nom ; c'est une Tragédie Lyrique, romantique à souhait qui rêve d'un classicisme passé et qui se dresse volontairement contre la frivolité supposée de son temps (l'œuvre est achevée en 1858). L'histoire se situe à Troie et à Carthage à l'époque de la guerre de Troie. Après des années de siège, les Grecs disparaissent et laissent le célèbre cheval. Cassandre, prophète troyenne et fille de Priam, le Roi de Troie, met en garde contre la joie prématurée des Troyens. Ils consacrent le cheval comme une divinité malgré le mauvais présage de la mort du prêtre Laocoon. Les Grecs cachés dans le cheval tuent tous les habitants, mais Vénus sauve Enée, le héros troyen... et il est sommé de fonder une nouvelle patrie en Italie. La fin de Troie est marquée par le suicide de Cassandre et des femmes troyennes.

Le voyage mène Enée chez les Carthaginois au nord de l'Afrique où il tombe amoureux de Didon, Reine de Carthage. Le héros y vit son bonheur jusqu'au moment où les spectres de ses ancêtres le poussent à poursuivre sa route. Didon, abandonnée, met fin à ses jours.

Formellement, l'inspiration gluckiste est une évidence, avec l'ajout bien personnel d'une instrumentation élargie et novatrice pour son temps, et de longs développements passionnés et passionnants. Riche en pages émouvantes, avec beaucoup de véracité et des cris de passion bouleversants, l'œuvre est avant tout une réussite instrumentale, l'inventivité orchestrale du français est à son sommet. Berlioz parachève la tradition lyrique tout en déclarant la guerre ouverte aux conventions de l'époque.

Nous avons droit à une succession de grands moments musicaux, pourtant sans apparentes prétentions virtuoses. Dans la première moitié, à Troie, le personnage de Cassandre est le chef de file. Brillamment interprété par le mezzo-soprano **Stéphanie d'Oustrac**. Convaincante, la maîtrise impressionnante du souffle, et une expression incarnée, d'une dignité troublante, bouleversante de beauté. Son duo du 1er acte « Quand Troie éclat » avec le baryton **Stéphane Degout** est tout simplement magnifique, voire sublime. Il est le digne compagnon de la mezzo-soprano à tous niveaux, par sa diction impeccable et la force sombre et résolue de son expression musicale. Le finale du 2e acte est tout simplement époustouflant. Nous avons encore des frissons de frayeur. Inoubliable dans tous les sens.

La deuxième partie en apparence plus heureuse est l'occasion pour le ténor **Brandon Jovanovich** dans le rôle d'Enée de briller davantage. Il est capable de tenir les cinq actes ; le chanteur interprète le rôle avec la puissance vocale et le lyrisme expressif nécessaire. La Didon de la mezzo-soprano **Ekaterina Semenchuk** a une voix qui remplit l'immensité de l'auditorium, tâche pourtant peu évidente. Son style également est surprenant et très à propos, tellement qu'on lui

pardonnerez les défauts ponctuels dans l'articulation. Le nocturne qui clôt l'acte 4, « Nuit d'ivresse et d'extase infinie » est un duo d'une ensorcelante beauté, avec des lignes mélodiques interminables saisissantes, comme l'est l'espoir de leur amour condamné. La mort de Didon au dernier acte est également un sommet. Nous remarquons également les performances d'**Aude Extrémo** en Anne, sœur de Didon, celle de **Cyrille Dubois** en Iopas avec son chant sublime et archaïsant du 4e avec harpe obligée, ou encore celle de **Christian Van Horn** en Narbal, à la voix veloutée et large comme sa présence sur scène.

Le protagoniste est l'orchestre, pourtant, magistralement dirigé par **Philippe Jordan**. Les cuivres sont expressifs à souhait et les cordes dramatiques ponctuelles. L'intermède qui ouvre le 4e acte « Chasse royale et orage » est le moment symphonique de la plus grande prestance et d'un grand intérêt. Les vents à l'occasion nous transportent dans les merveilleuses contrées du talent musical du compositeur. Si l'orchestre est protagoniste, le chœur dirigé par **José Luis Basso** pourrait l'être également. Le dynamisme est évident, mais surtout la maîtrise des couleurs et la force de l'expression.

Que dire de la transposition de l'argument proposé par Dmitri Tcherniakov ? Un coup de génie pour beaucoup, une chose affreuse incompréhensible pour certains. L'action est située dans une période contemporaine imaginée, on ne saurait pas où ni quand exactement, mais le drame Troyen devient drame de famille politique quelque part, et le séjour carthaginois a lieu dans un « Centre des soins en psycho-traumatologie pour les victimes de guerre », où les victimes sont les protagonistes de l'opus, et où l'on fait du théâtre (dans le théâtre), du ping-pong, du yoga ; où certains figurants sont des véritables mutilés... Chose insupportable pour une partie de l'auditoire qui, en forte contradiction avec leur désir supposé d'élégance antique et formelle, décide d'offrir le cadeau empoisonné de ses violentes huées à l'équipe artistique

embauchée. Mais un tel poison en cette première fait l'effet contraire à celui souhaité, puisque la majorité de l'auditoire contre-attaque et se lève pour faire une standing ovation, à notre avis, méritée. Berlioz enfin s'adresse sans doute à ces derniers. De son vivant, il avait conscience de l'implacable adversité parisienne, voilée de frivolité, et de sa résistance à l'innovation. On pourrait dire qu'il fait néanmoins un clin d'œil aux premiers dans une lettre dont nous aimerions partager un extrait « *Étant classique, je vis souvent avec les dieux, quelquefois avec les brigands et les démons, jamais avec les singes* ». Une production de choc à vivre absolument.

